



*Bénédicte  
Martin*  
Perspectives  
de paradis

*nouvelles*

Flammarion

Extrait de la publication



# Perspectives de paradis

DU MÊME AUTEUR

*Warm up*, Flammarion, 2003.

Bénédicte Martin

# Perspectives de paradis

*nouvelles*

Flammarion

© Flammarion, 2006.  
ISBN : 978-2-0806-8683-1

« Le ciel est bleu ou le sera bientôt. »

*Un jour de juin*

Jacques ROUBAUD, *Quelque chose noir*





## SHANGHAI

Mon amour est à Shanghai pour trois semaines.

Mon amour doit réfléchir à nous.

Mon amour est riche, alors il part à Shanghai.

Mon amour m'en veut parce que je lui ai volé des livres auxquels il tenait. Je les ai vendus et me suis achetée une robe en dentelle noire.

Mon amour est à Shanghai. Trois semaines, ça devrait être interdit.

Dimanche dernier, au matin, il m'a demandé de partir de la maison. Morvant qu'il ne m'aimait plus. Ses quarante ans et ses pellicules semblables au mimosa se répandaient sur le bord du bureau et sur le bord de son col. Pourtant, samedi soir, son sexe flottait heureux dans le bain. Il l'a ramassé, ainsi que son gant et le savon puis l'a frotté avant de me faire l'amour.

Je lui ai apporté un verre de vin et une cigarette déjà allumée.

Les caresses qu'il m'a données survivent encore sur mon corps.

Maniaque, méticuleux, presque psychiquement atteint, il a voulu ranger sa bibliothèque, ce maudit matin, et m'a demandé d'une voix étrange :

« Où sont passés ces trois livres ? », tout en désignant un trou.

Les oreilles rouges et chaudes, j'ai dû avouer qu'un jour où il m'avait ignorée, je les ai vendus, ces trois livres, pour m'acheter la petite robe noire qu'il a honorée le mois dernier de quelques taches méritées.

Le jour de notre baiser un été à Montpellier, il m'a promis un enfant à la Saint-Glinglin. Son squelette saillant sous la peau de son visage et les nombreux plis de ses yeux m'ont plu, j'ai dit oui.

Depuis je l'aime à la folie et je le lui répète chaque jour et chaque nuit.

Mais ce dimanche matin, il m'a jetée dehors pour des bouquins. J'aurais aimé briser des dizaines d'assiettes, mais j'ai toujours été incapable de colère.

C'est peut-être pour ça qu'il est parti à Shanghai.

Je suis d'une jalousie malade et j'ai des peurs inutiles. J'ai dans l'esprit tous les fantasmes de l'Asie réunis. Et comme lui et moi sommes malheureux, je crains ses distractions fumeuses.

« Nuits de Chine, nuits câlines » m'obsède. Ça y est, mes idées deviennent aussi tordues que les boucles sur ma tête.

### *Lundi*

De retour dans l'appartement, je regarde la pluie grise et froide comme la prunelle de ses yeux. Mon perroquet me répète sans cesse son prénom. Je le lui avais moi-même seriné, il y a quelques mois.

Je triture les babioles en or autour de mon cou. Celles qu'il m'a offertes à Noël.

Je bois un chocolat. Les pétales d'un bouquet d'anémones s'étiolent. Son avion décolle à quinze heures. Dans trente minutes.

Il m'appelle et me dit qu'il m'aime, mais que je l'ai trahi. Que rien ne sera plus pareil, et qu'il doute fort que les choses s'arrangent. Il répète qu'il m'aime encore puis raccroche.

Il est quinze heures. J'aurais aimé être à l'aéroport et le voir décoller après avoir été embrassée.

Des teints de porcelaine et des nez minuscules : les hôtesse de l'air lui sourient. L'une lui indique sa place en posant sa main sur son épaule. Une autre, après le décollage, lui apporte un verre. Ses ongles sont longs et laqués de rouge cramoisi.

Celle-là a un cachou dans la bouche et des mollets très fins et très blancs. Elle lui plaît. Il la suit au-dessus de l'Ouzbékistan pour aller la lutiner derrière le rideau des secondes classes. Docile, elle lui laisse des traînées de rouge à lèvres dans le cou.

À cette même heure, dans ma rue, je promène mon chien sous une pluie fraîche de mars. Il fait nuit noire et je rumine mon amour dans mon imper beige. Ma tête me fait peur. Mon amour me fait peur. Shanghai et tout ce qu'elle traîne de chimères me font peur. Mon amour, c'est sûr, ne résistera à rien. Il m'oubliera bien vite.

Il arrive à l'hôtel. C'est à peine l'aube sur l'Asie. De son soixantième étage, il contemple les buildings champignonneux qui lui donnent l'illusion que la vie est ici.

Avant de se coucher un peu, il regarde clignoter la ville, clignoter la Chine, clignoter les filles.

### *Mardi*

La journée, il se balade sur le port, le paradis des aventuriers. Puis il boit un thé au jasmin dans un bar où on joue aux échecs.

Le soir, il lambine dans un quartier rempli de lanternes rouges. Un lotus géant en néons multicolores l'attire. Il s'arrête. Le club s'appelle le Baby Face, le Dragon Fly, le Kiss Kiss, enfin, je ne sais plus très bien.

Il y entre pour boire un verre. Les filles qui le servent portent des robes de soie sauvage, fendues jusqu'en haut des cuisses. Elles sont glissantes, comme le soleil qui s'évanouit au même moment, baveux, dans la mer de Chine.

Lèvres criardes, elles sont prêtes pour quelques yuans de plus à faire plaisir à l'homme que j'aime. Et qui va m'oublier ce soir.

Une fille aux doigts aussi fins que des jeunes pousses de bambou se colle à lui et lui masse les épaules. Il se détend, commande encore à boire.

Ombrelles en papier tournoyant dans sa tête, cymbales cognant dans son cœur, grelots s'agitant dans son pantalon, il s'étire et lui sourit. Elle l'emmène alors dans une pièce avec un lit et des miroirs qui la reflètent à l'infini. Elle est moite et porte un sac violet parsemé de fils d'or.

Elle ôte sa robe et lui montre un téton rose comme l'intérieur d'un nénuphar.

Dès que je ferme les yeux, je ne vois que ça. Cette fille et ses seins semblables à des fleurs.

Le vin blanc et les quelques amis qui m'entourent ne changent rien à mon état. Cette Chinoise humide et experte m'énerve. Mon imagination de plus en plus vagabonde me rend malade.

Mon amour, s'il te plaît, rentre de Shanghai.

### *Mercredi*

À Paris, le printemps qui bientôt arrive présage un bel été. Angoisse dans les jardins où je vais m'asseoir.

Depuis son départ, j'essuie des larmes et des jours.

Il a plu de nouveau. C'était comme une mousson. Le macadam a fumé. La nuit est retombée sur ma ville.

« Ses mouvements sont pleins d'une grâce chinoise,

Et près d'elle on respire autour de sa beauté  
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé. »

Théophile Gautier, *Émaux et Camées*.

Elle est belle sous les cieux jaunes de Shanghai. Ses cheveux sont relevés par des tresses en deux gros macarons. Ils viennent juste de se rencontrer dans un bazar fourmillant. Elle cherchait une veste brodée de fleurs. Les doigts de mon amour se sont posés sur la petite main de cette jeune femme. Ils ont ri.

Maintenant, ils dînent de raviolis aux crevettes appelés sourcils de papillons. Ses yeux clignent à tout ce qu'il dit. Une feuille de bananier en bronze protège son visage de l'éclat des lustres.

Le bruit des baguettes dans les bols nervurés de bleu résonne méchamment dans ma tête. À présent, le repas fini, ils vont voir les jongleurs et les acrobates. Il lui caresse la joue. Ils finissent chez elle. C'est plein de bonsaïs et d'oiseaux chanteurs. Autour d'eux, dans la chambre, voletent des lotus et des nénuphars en papier crépon.

Ils font l'amour les yeux fermés.  
Il l'épousera dans quelques semaines.

Des branches de cerisiers légères flotteront sur ce jour funeste. La pagode du mariage dominera une luzerne sauvage à minuscules fleurs jaunes fluorescentes. Ce sera adorable.

Les sœurs de la mariée seront des jeunes filles éthérées, douces, avec des visages ronds comme des lunes. Elles cuisineront de la papaye, du canard et du riz gluant.

Des hommes hilares et saouls avec des cheveux oints de brillantine sautilleront dans leurs sandales de velours noir. Sa mère, venue d'Europe pour l'occasion, sera là avec ses bigoudis sur la tête, son rang de perles, ses bonnes manières et sa bénédiction.

Paris. Moi, derrière les stores battant la fenêtre, je maudis ton prochain amour, je maudis ma petite robe noire, je maudis les sandales en velours, je maudis les bigoudis. Un vent emporte dans la rue des pétales blancs évaporés de mon balcon. Ils sont comme les confettis de ton mariage à Shanghai.

Ce soir, encore, je ne dormirai pas.



## *Jeudi*

Le temps m'assassine, mes délires et mes peurs aussi. Aucune nouvelle de toi, mon amour.

Il doit marcher dans une rue sombre. Il s'est perdu dans la ville, c'est sûr. Il rentre dans un drôle d'endroit. Le genre de ceux qui ont des œilletons et des rideaux lourds. Il va pour demander son chemin, ou un taxi, quelque chose qui l'aiderait.

Dans ce lieu, tout est louche. Une fille très maquillée sirote seule un cocktail bleu, assise sur un haut tabouret, face au bar. Elle crapote avec un long fume-cigarette. À côté d'elle un éventail ouvert. Mon amour regarde ses mains et ses jambes, et il se demande si c'est une fille ou un garçon.

Plus loin, à une table en bois sombre, il voit un gang de Chinois en costumes blancs et lunettes noires. Tous l'observent. Ils mangent des vapeurs dans des paniers en forme de jonque. L'un se lève et sourit de manière appuyée à mon amour. Il le prend par le bras et lui propose une bière avec un air de « tout va bien ».

Mon amour évidemment dit oui à la bière.

Bien sûr, il n'aurait jamais dû accepter. Elle était bien trop mousseuse et bien trop claire pour être honnête. On lui a tendu une longue pipe. C'était de l'opium. Tout s'est brouillé. Il se souvient vaguement que la fille très maquillée lui a prédit un avenir qu'il a vite oublié.

Mon amour s'est réveillé sur les docks, devant la mer. Vidé de son argent, vidé de ses papiers, détrossé de sa montre, du sang coulait de son nez.

### *Vendredi*

Ce matin, vers dix heures, le téléphone a sonné. C'était toi. Tu étais à l'aéroport. Tu t'ennuyais de moi. Tu ne m'as pas dit que tu m'aimais mais tu as répété trois fois que tu étais fatigué et que tu allais te coucher.

J'ai ouvert le lit et je t'ai attendu. Nous sommes toujours ensemble.

Je ne te pose pas de questions sur tes voyages ; tes rêves sont aussi les miens.

## JOUR DE MISTRAL

Son désir au-dessus de lui, semblable à un vol de hannetons fous dans l'été, Antoine le dompte depuis le début des vacances.

L'eau crémeuse de la plage qui savonne sans fin les fesses de la fille en maillot de bain rouge est la même qu'il boit quand il va nager non loin d'elle.

Son désir au-dessus de lui monte en volutes multicolores. Blanches, fuchsia, bleu pâle et vert d'eau. Son désir, il le laisse s'élever au-dessus de la crique, avec la fumée lourde de sa cigarette.

C'est une année à méduses et elle a l'air de s'en foutre. Elle plonge dans les vagues bulleuses sans se soucier du danger. Des hommes victorieux d'amas d'algues sortent avec des seaux dont ils montrent le contenu à des enfants en sueur.

Son désir au-dessus de lui qu'il traîne depuis le fond de la ville, il le ramène sur la serviette

en plus de son ballon de foot et de sa crème solaire.

La fille au maillot de bain rouge est fluorescente. On la dirait posée sur les galets de manière malencontreuse, comme un coquillage oublié par une marée lointaine. Dans ses cheveux, il y a des bouts de plantes marines. Ses oreilles sont ravissantes, elles semblent écouter tout autre chose que ce qu'entend Antoine. Ses pieds par endroits sont coupés par les graviers qu'il faut traverser pour venir sur ce petit bout de plage.

Son désir, Antoine ne le gère pas.

Elle arrive vers quatorze heures, seule, et repart vers dix-sept heures, seule. Il la regarde s'éloigner avec son cabas et ses vingt-huit ans.

Son désir, il le cache. Les galets brûlants contre sa poitrine lui rappellent sans fin que l'enfer n'est pas loin. À peine quelques mètres en dessous.

Puis un jour, c'est mistral.

Peu de monde dans la crique.

Des vagues géantes et violentes.

Les gens qui ont tout de même voulu venir voir la mer sont disposés comme des singes dans les rochers, en hauteur. Gueules couleur de brique, bras refermés sur leur corps, ils fixent

N° d'édition : L.01ELJNFF8683.N001  
Dépôt légal : octobre 2006

